



Jean-Marc Deville
Au service du Mal



AU SERVICE DU MAL

Jean-Marc Deville

AU SERVICE DU MAL

(Les Grandes Personnes)

Collection dirigée par Florence Barrau
Photo de couverture : Jean Tholance

© Éditions des Grandes Personnes, 2010

Dépôt légal : septembre 2010

ISBN : 978-2-36-193020-2

N° d'édition : 174233

Impression n° 1

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Éditions des Grandes Personnes
17, rue de l'Université 75007 Paris
www.editionsdesgrandespersonnes.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Myung-sook, ma tourneuse de pages préférée,
ma belle lisseuse d'écailles.*

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

On croit souvent que les personnes qui écrivent à l'intention des enfants éprouvent pour eux une affection particulière. Dans mon cas, c'est totalement faux. En réalité, ils me laissent indifférent. Je ne m'émerveille pas devant leurs exploits et je ne leur reconnais aucune qualité extraordinaire. Dans le même ordre d'idées, je ne place pas la vie d'un enfant au-dessus de celle d'un vieillard. D'ailleurs, on me l'a fréquemment reproché au cours de ma longue carrière d'assassin.

Cette profession, comme les autres, a ses joies et ses peines. Elle m'a notamment enseigné que les enfants et les vieilles personnes partagent de nombreux défauts. Lorsque je pratiquais encore, les uns et les autres avaient tôt fait de m'insupporter, que cela soit par leurs questions incessantes ou leur manie de tout vous faire répéter. Pourtant, il me semblait être clair quand, tenant ma hache d'une main ferme, je leur annonçais qu'ils allaient mourir. Eh bien, non, tout ce beau monde demandait des explications, des détails. Pourquoi? Comment? Vous êtes sûr? Pourquoi moi,

pourquoi pas un autre? Et si l'on remettait ça à plus tard?

Tous ces gens ne voulaient pas comprendre que j'exerçais somme toute un métier ordinaire. J'avais des employeurs et je leur obéissais. Tout simplement. Quand on me disait de tuer, je tuais. Et je tuais bien. Il ne fallait pas chercher plus loin. Pourquoi tout compliquer?

On s'en doute : je n'écris pas ce livre pour faire plaisir au jeune lecteur. Celui-ci s'en apercevra rapidement. Pour être honnête, je souhaite que ce récit l'effraie et lui fasse venir d'horribles cauchemars. Il ne me déplairait pas que, pour la première fois depuis longtemps, l'imprudent se mette à appeler père et mère dans son sommeil.

Lecteur, il faut maintenant que tu te décides. Es-tu enfin prêt à quitter l'enfance et à grandir? Es-tu disposé à cette fin à tourner les quelques pages qui suivent? Mais réfléchis-y à deux fois. Lorsque tu auras franchi le pas, il sera trop tard. Tu ne pourras pas faire machine arrière : le monde tel que tu le connaissais aura disparu et tu risques de le regretter. Car il est triste de perdre une chose à laquelle on tenait, même sans le savoir.

Tu l'auras compris : je n'entends pas t'épargner. Au contraire, je ne te cacherai rien. Tu découvriras sans tarder que tous les contes auxquels tu croyais n'étaient que des mensonges. Tu devras ainsi renoncer à tes certitudes. Tu devras cesser de penser que le bien triomphe du mal, que les méchants sont toujours punis, qu'il y a toujours un moyen d'être sauvé.

Je ne suis pas certain que tu sois satisfait du résultat. Au moins auras-tu été prévenu. C'est justement le rôle d'un avertissement. J'en donne rarement à mes victimes.

PREMIÈRE PARTIE
QUAND TOUT COMMENCE MAL

UNE CHANSON DURE QUE ME CHANTAIT MA MAMAN

Je suis né au Moyen Âge. En ce temps-là (vers 740 après je ne sais plus qui), Pépin III dit le Bref régnait sur les Francs en compagnie de son frère Carloman. À la vérité, ce Pépin est un personnage de peu d'intérêt, juste bon à figurer dans les livres d'Histoire. Il est donc inutile que je m'attarde sur son cas. On raconte qu'il a évincé le dernier souverain mérovingien, chassé les Maures de Septimanie, reconquis l'Aquitaine, instauré le denier d'argent et la dîme. Et alors? Qui s'en soucie aujourd'hui? Faisons simple : n'en parlons plus.

Je ne vous l'apprendrai pas : même les pires assassins ont une mère. La mienne se prénomme Valkiria et descendait d'une longue lignée de sorcières. Au fil des siècles, ses ancêtres avaient consacré leur existence à massacrer une multitude de magiciens, ces abominables traîtres qui, de beaux discours plein la bouche, mettent leurs talents au service du bien. Notre famille avait remarquablement prospéré dans cette entreprise puisque la blanche barbe de Merlin l'Enchanteur trônait au-dessus de notre cheminée. Ma

mère aimait souvent à raconter comment ce trophée avait été remporté par sa trisaïeule. Le vieil homme était sensible du menton et avait renoncé à regret à cet attribut.

Quiconque s'intéresse au crime le sait : il est rare que les assassins aient eu une enfance heureuse. Je ne fais pas exception. Au cours de mes premières années, je fus régulièrement abandonné dans la forêt par ma mère. Je manquai à plusieurs reprises d'être dévoré par les bêtes sauvages, de sombrer dans quelque crevasse ou de me faire déliter en tranches par les pièges acérés qu'elle disposait un peu partout. J'endurai mille maux et cent fois je frôlai la mort. Aussi n'éprouvai-je aucune compassion le jour où le Petit Poucet entreprit de m'attendrir en me racontant combien ses frères et lui avaient souffert dans les sous-bois obscurs où ils s'étaient perdus.

Longtemps, je crus que toutes les épreuves que ma mère me réservait faisaient partie pour elle de mon éducation. Elles devaient m'endurcir et me préparer aux rudes combats qui m'attendaient. Il me semblait que, par cet apprentissage, elle voulait assurer ma survie. Ce ne fut que bien plus tard, alors que j'étais orphelin depuis belle lurette, que l'idée que je m'étais peut-être trompé du tout au tout sur ses intentions me traversa l'esprit.

Ma mère ne manquait pas d'imagination. Que n'aurait-elle fait pour m'aguerrir ? À certains repas, elle dissimulait dans ma purée de navet des morceaux de verre aussi coupants que les canines des ogres ou bien elle me jetait au visage la soupe bouillante que je croyais destinée à mon estomac. Un soir, elle glissait un rat affamé dans mon lit. Un autre, elle répandait du

sel sur mes plaies à vif. Elle m'interdisait sévèrement de pleurer, de gémir, de m'apitoyer sur mon sort comme de compatir aux souffrances des petits animaux qu'elle martyrisait tout au long de nos promenades nocturnes parmi les orties, les chardons et les pièges à loups.

Quand l'envie lui en prenait, mais c'était rare, elle me chantait une berceuse à sa façon. Malheureusement, je ne me souviens plus aujourd'hui que des premiers mots de cette comptine : *Un jour, ton prince viendra et tu l'étriperas...*

Cette femme avait du caractère (mais une voix de crécelle).

Elle est morte sur le bûcher. Les sorcières, malgré leurs multiples pouvoirs, n'ont jamais songé à concevoir un sort qui les protège des flammes et n'ont jamais pris le temps d'inventer l'une de ces combinaisons argentées qui résistent au feu. Je ne m'explique toujours pas cette étourderie. Cette négligence me priva de ma mère alors que je n'avais pas encore dix ans.

Même si près de treize siècles m'en séparent à présent, je me rappelle parfaitement les circonstances dans lesquelles elle me fut arrachée.

Le soir commençait à tomber. À perte de vue, de longs nuages gris encombraient le ciel. L'orage pouvait éclater à tout moment. Des corbeaux affolés virevoltaient dans les airs, tandis que des animaux inconnus hurlaient à la mort. Effrayé par tant de menaces, tout autre enfant que moi eut déjà copieusement mouillé son fond de culotte. Pour ma part, je ne me laissais pas impressionner par cette atmosphère lourde et sinistre. J'en avais vu d'autres. Au cours des deux années

précédentes, j'avais notamment éventré une demi-douzaine d'ours à l'arme blanche. Ma mère m'avait patiemment montré comment faire.

Sans vouloir me vanter, j'étais déjà prodigieux.

Ce jour-là, je m'étais éloigné de la hutte misérable où nous vivions, elle et moi. Il me fallait ramener pour le souper les deux yeux d'un faucon vairon – un ingrédient indispensable à la réussite de l'omelette «à la diable» telle qu'elle se transmettait dans notre famille de génération en génération. Je n'en ai pas mangé depuis des lustres et je donnerais cher pour que l'occasion m'en soit encore offerte.

Non sans mal, je m'étais acquitté de ma mission. Mon corps était zébré d'écorchures, la tête me tournait mais, dans la bourse de cuir que j'avais accrochée à mon ceinturon, j'avais enfermé les deux agates bleues et vertes qui m'avaient été commandées.

J'étais fier de moi. J'imaginai les félicitations que j'allais recevoir. Je me voyais penché au-dessus du feu, la douce chaleur des braises illuminant mon épaisse figure. Ma mère m'aurait couvé du regard et, quand la douzaine d'œufs se serait enfin rassemblée en une omelette dorée et gluante, elle m'aurait autorisé, d'une bourrade dans le dos, à jeter ma précieuse prise dans la poêle. Pendant quelques secondes, un petit feu de Bengale d'un rouge très vif aurait jailli de l'ustensile. C'est généralement l'effet que cela produit, quand les yeux sont encore bien frais. Elle m'aurait lancé : «Pour une fois, tu ne me fais pas trop honte, Wilmuth!»

Oui, je m'appelle Wilmuth. J'ai oublié de le mentionner mais ce n'est pas grave. Les gens ont rarement la possibilité de m'interpeller par mon prénom. Je n'ai que peu d'amis qui pourraient se permettre cette familiarité...

Ce fameux jour de malheur, je m'en allais gaiement sur le chemin. J'approchai de notre maison, quand une sourde rumeur me parvint. Une troupe en armes, cavaliers, fantassins, archers, avait investi les lieux. C'était la première fois que je voyais des hommes. La plupart d'entre eux portaient des boucliers aux couleurs de leur seigneur et maître. Ils étaient revêtus de cottes de mailles, aussi serrées que la peau d'un serpent. Ils étaient sales, arboraient une barbe de quelques jours (ou, pire encore, des moustaches), parlaient fort et tenaient à la main de longues épées prêtes à tuer. D'emblée, ils me firent mauvaise impression.

Ces soldats s'étaient emparés de ma mère et l'avaient vigoureusement ligotée. De ma cachette, je devinais que ses liens lui pénétraient douloureusement la chair. Cependant, l'auteur de mes jours n'était pas resté sans réaction. Elle avait transformé deux de ces hommes en porcs et donné à un autre le corps d'une autruche. À présent, ses anciens compagnons d'armes harcelaient le pauvre volatile. De toute évidence, ils avaient oublié qu'ils auraient pu être les victimes d'un semblable sort. Mais la pitié n'est pas le trait dominant du haut Moyen Âge. Ni l'intelligence d'ailleurs.

Je compris bientôt que les soldats projetaient de conduire ma mère devant le juge le plus proche. Tous en étaient déjà convaincus : la maléfique Valkiria serait condamnée à mort et la sentence immédiatement exécutée. Aussi l'insultaient-ils sans vergogne et se réjouissaient-ils de sa fin prochaine. Ils soutenaient que le supplice qui l'attendait était amplement mérité et qu'elle expierait ainsi d'innombrables crimes. Je ne voyais pas du tout de quoi ils voulaient parler.

J'ignorais quelle attitude adopter. Pour sûr, je ne

m'étais jamais trouvé dans pareille situation. Malgré ma solide constitution, je ne pouvais m'attaquer seul à une cinquantaine d'hommes puissamment armés. Certes, je serais venu à bout de la première moitié d'entre eux mais la seconde m'eut réglé mon compte.

Sur le moment, j'eus donné mon royaume pour un dragon. En un rien de temps, un tel compagnon m'aurait permis de réduire à néant ces odieux personnages. Leurs armures, leurs flèches et leurs épées n'auraient pas pesé lourd. Malheureusement, je n'avais pas de royaume ; je n'avais que ma mère. Le poissard que j'étais !

Désespérant d'inventer un stratagème efficace, je me résignai à suivre à distance le triste cortège qui emportait ma mère. Nous marchâmes de la sorte pendant plus de trois jours. Je me nourrissais de baies sauvages, de belettes et de gentils écureuils. Rompu à l'art du camouflage, je sus toujours dissimuler ma présence. Naturellement, Valkiria, grâce à son odorat exercé, savait que j'étais tout proche. À certains de ses gestes (de violents coups de tête vers l'arrière, qui faisaient lourdement s'esclaffer ses gardes), je devinais qu'elle m'intimait de rebrousser chemin. À l'en croire, je ne devais rien tenter pour la sauver. Je devais m'enfuir et mettre entre ces hommes et moi autant de montagnes et de rivières qu'il était possible. Je n'en fis rien. Quel fils peut obéir à un tel ordre ?

Après trois jours, nous atteignîmes une ville entourée de remparts de bois. Je ne pourrais pas vous la situer. À l'époque, j'avais des notions de géographie très confuses. J'ajouterai qu'après une existence de près de mille trois cents ans, on finit par perdre le compte de tous les endroits par lesquels on est passé.

Cette ville devait regrouper deux à trois mille

habitants. Ceux-ci menaient une bien triste vie parmi les ordures et les égouts à ciel ouvert. Les rares boutiques qui occupaient les trois ou quatre rues de la cité ne proposaient pas grand-chose : quelques casseroles cabossées, du sel, des quartiers de viande autour desquels tournoyaient des nuées de mouches, des légumes avariés, de vieilles fourrures trouées, du charbon ou encore des bougies qui répandaient une maigre lumière...

L'arrivée de ma mère suscita une singulière animation au sein de cette morne communauté. Caché dans le feuillage d'un grand hêtre à l'entrée de la ville, je ne perdis rien des clameurs méchantes qui saluèrent la capture de la sorcière. Je vis aussi les faces des badauds s'orner de sourires mauvais et d'une impatience malsaine. Ils se réjouissaient déjà du spectacle du lendemain, quand ma mère monterait sur le bûcher puis se consumerait sous leurs yeux. En attendant que se joue cette prometteuse attraction, les enfants lui jetaient des pierres. Ils n'étaient pas maladroits et, du reste, on les encourageait à redoubler d'efforts.

Pour tout le monde, c'était jour de fête.

Ces festivités se prolongèrent toute la nuit. Sans pouvoir rien faire, j'entendais tous ces gens boire, chanter et rire. La mort prochaine d'une simple femme suffisait manifestement à les mettre en joie.

Tandis que j'assistais à ces réjouissances, je sentais la haine affluer à gros bouillons dans mes veines. C'était la première fois que j'éprouvais ce sentiment. J'avais déjà tué mais je l'avais toujours fait le cœur pur, sans concevoir aucune rancune contre les animaux auxquels j'ôtai la vie. Au contraire, je les avais toujours remerciés de m'offrir leur chair fondante, leur

peau, leur pelisse ou ce sang bien chaud que je buvais par rasades pour me protéger des morsures du gel.

Je fus d'abord surpris par cette sensation violente qui venait de m'envahir. Mais je sus peu à peu la domestiquer et la transformer en une froide colère. Je reçus cette haine comme un grand réconfort. Avec elle, j'avais l'impression de ne plus être seul. Elle me tenait compagnie. Sans elle, je me serais lamenté sans fin sur ma personne, ce qui n'est pas une digne manière de survivre à ses parents.

Cependant, j'allais un peu vite en besogne : ma mère était encore de ce monde. Par une ouverture que j'avais ménagée dans les minables remparts de bois, j'avais découvert qu'on l'avait enfermée sous bonne garde dans une bâtisse dont les fenêtres haut perchées portaient de lourds barreaux. Je remarquai que les hommes utilisaient le mot « prison » pour désigner l'endroit. Ce terme était aussi pour moi une découverte.

Naturellement, je songeais à me lancer à l'assaut de l'édifice. Il aurait toutefois fallu un miracle pour aboutir à la réussite d'un plan aussi simplet. Or les miracles sont rares pour les gens de mon espèce. Je n'avais donc d'autre choix que de souffrir et d'attendre le petit matin.

Les heures passèrent. Inexorablement. Le festin avait cessé, les éclats de rire s'étaient tus, les ivrognes avaient cuvé leur vin. Ils avaient repris tant bien que mal leurs esprits, s'étaient levés et mis en route pour le lieu du supplice. À présent, ils hurlaient, se dressaient sur la pointe des pieds pour mieux voir, tendaient le poing en proférant des insultes ou en demandant qu'on en finisse. Ma mère ne leur accordait pas le moindre

regard : une femme comme elle était décidée à mourir dans l'honneur.

Pour mon malheur, j'étais là, parmi la foule.

Au milieu de la place principale, on avait installé un assemblage de fagots. Celui-ci était surmonté d'un poteau dont je ne devinais que trop bien l'utilité. Le bourreau fit d'abord revêtir à ma mère une chemise que l'on avait enduite de soufre afin de favoriser sa combustion. Il l'attacha ensuite au poteau par trois chaînes qui lui retenaient les jambes, la taille et la poitrine. Son cou était également prisonnier d'une corde étroitement serrée. Toutes les précautions étaient prises. Le bourreau s'écarta et se saisit d'une torche que l'on venait d'allumer à son intention.

Il se tourna vers la foule comme pour lui demander son accord. L'excitation était à son comble. Les enfants battaient des mains et trépignaient de ravissement. Tous réclamaient la mise à mort de la maudite Valkiria. Ceux qui m'entouraient s'étonnaient d'ailleurs de mon manque d'enthousiasme. L'un d'entre eux eut la mauvaise idée de me le reprocher. Comme je n'affichais aucun remords et refusais de me joindre à ses vagissements, il commença de me menacer et de me bousculer.

Ce fut la dernière erreur de sa vie. La rage qui couvait en moi ne demandait qu'à éclater et je le reconnais : je perdis mon sang-froid. Ni une ni deux, je décapitai l'importun. À dire vrai, je n'avais pas imaginé que mon geste se révélerait aussi radical. Une simple gifle que j'avais, certes, donnée avec le tranchant de la main avait en effet suffi à accomplir cette splendide décapitation.

La tête de cet idiot retomba au milieu des enfants comme l'eut fait une balle. La chose produisit son petit

effet. Un vaste mouvement de surprise (et de désapprobation me sembla-t-il) traversa la foule. Tous les regards se dirigèrent vers moi. Tous constataient avec incrédulité que, tout enfant que j'étais, j'avais décapité d'une chiquenaude un homme de belle taille.

«Qu'on s'empare de lui!» lâcha aussitôt une voix.

Après un bref moment d'hésitation, une douzaine de soldats équipés de lances et de massues résolut d'obéir à cet ordre. Dans le même temps, le bourreau se fit un devoir d'exécuter ma mère. Utilisant la torche qu'il tenait toujours à la main, il déposa plusieurs mèches de feu au pied du bûcher. Des flammes puissantes s'élevèrent aussitôt sous les acclamations du peuple.

– Wilmuth, mon garçon, sauve-toi, je t'en conjure ! Va-t'en : ton heure n'est pas encore arrivée. Sois raisonnable, mon petit... Non, Wilmuth ! Non, non, non... Là, tu vas trop loin. Maman ne va pas être contente. Arrête ça tout de suite ! Je t'interdis de venir à mon secours ! N'insiste pas ! A-t-on jamais vu une sorcière se dérober devant le bûcher ? Quelle honte cela serait pour la famille ! Que penseraient les gens ?

Ma mère s'égosillait en pure perte. Je ne l'écoutais pas. Je ne fis qu'une bouchée du premier soldat qui, tout en proférant un cri de guerre ridicule, se porta à ma rencontre. J'évitai son coup de massue, le fis adroitement trébucher et, lorsqu'il se fut étalé de tout son long, lui sautai à pieds joints sur le crâne. Je me saisis ensuite de son arme et ne tardai pas à m'en servir. Je frappais à droite, à gauche, sans distinction, les hommes, les femmes, les grands, les petits, les jeunes et les vieux.

Leur nombre ne me faisait pas peur. Quels que fussent les coups, j'étais insensible à la douleur. J'étais

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables,
recyclables et fabriqué à partir de bois provenant de forêts plantées
et cultivées expressément pour la fabrication de pâte à papier.

Composé par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

Achévé d'imprimer en juillet 2010
sur les presses de L.E.G.O. S.p.A à Lavis (TN)

Imprimé en Italie



Au service du mal

Jean-Marc Deville

Cette édition électronique du livre *Au service du mal*
de *Jean-Marc Deville*
a été réalisée le 30 septembre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juillet 2010 par FLOCH
(ISBN : 9782361930202)
Code Sodis : N45405 - ISBN : 9782361930530
Numéro d'édition : 174233